



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

37 | 2008

L'ère victorienne revisitée

Nicholas GUYATT, Providence and the Invention of the United States, 1607-1876

Duncan Andrew Campbell



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3548>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2008

Pagination : 185-242

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Duncan Andrew Campbell, « Nicholas GUYATT, Providence and the Invention of the United States, 1607-1876 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 37 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 28 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/3548>

Ce document a été généré automatiquement le 28 avril 2019.

Tous droits réservés

Nicholas GUYATT, Providence and the Invention of the United States, 1607-1876

Duncan Andrew Campbell

RÉFÉRENCE

Nicholas GUYATT, *Providence and the Invention of the United States, 1607-1876*, New York, Cambridge University Press, 2007, 341 p. ISBN : 978-0-521-68730-0. 24,99 dollars.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Jarrige

- 1 En 1755, le *Dictionnaire de langue anglaise* de Samuel Johnson définissait avec concision la Providence comme « la responsabilité de Dieu à l'égard des êtres qu'il a créés ; le gouvernement divin ; la prudence, la frugalité et la prévoyance ». Le *Dictionnaire américain de la langue anglaise* de Noah Webster (1828) élargit non seulement le sens de la notion en offrant quatre définitions, mais il rétrograde également quelque peu Dieu en ne le citant qu'en troisième position dans sa classification : « Dans la théologie, [la Providence désigne] le soin et le gouvernement que Dieu exerce sur ses créatures ». Nicholas Guyatt propose encore une autre définition du mot Providence, celle du satiriste américain Ambrose Bierce dans son *Dictionnaire du Diable* paru en 1911 : « Quelque chose d'inattendu et de manifestement avantageux pour la personne à qui cela arrive ». Ces exemples illustrent à quel point le sens du mot « Providence » a pu varier au cours du temps et montrent la diversité des interprétations qu'il a suscitées. Parfois, son utilisation a été ouvertement religieuse, elle renvoyait alors à un dessein divin, à d'autres moments il signifiait simplement le destin ou la chance. L'idée a aussi été utilisée à la fois comme aiguillon pour l'action et comme justification *a posteriori* de cette action. C'est bien la

nature protéiforme du concept qui constitue malheureusement le point d'achoppement de cette étude par ailleurs bien documentée. Car, si Nicholas Guyatt s'attache à répondre à la question de savoir comment les Américains en sont venus à penser que Dieu favorisait les États-Unis plus que toute autre nation – en retraçant l'histoire du nationalisme religieux américain jusqu'à la période dite de la « reconstruction » (1865-1877) –, il ne fournit en réalité jamais de définition claire du mot « Providence », et il n'élabore pas non plus de modèle cohérent relatif à son utilisation.

- 2 En recourant à des sources publiées, Nicholas Guyatt tisse un récit qui décrit comment les Américains, depuis les premiers colons puritains de Nouvelle-Angleterre jusqu'aux hommes politiques du Sud comme du Nord durant la Guerre civile, ont utilisé le mot Providence pour justifier leurs actions ou leurs résultats. L'essentiel du corpus est pertinent, mais l'auteur se contente trop souvent de réunir des séries de citations sans les soumettre suffisamment à une analyse critique. En outre, tandis que sa connaissance des sources primaires est impressionnante, sa familiarité avec la littérature secondaire l'est beaucoup moins. Dans le chapitre consacré à l'Amérique coloniale, pour ne citer qu'un seul exemple, il ne fait aucun renvoi au livre pourtant essentiel de David Hackett Fischer, *Albion Seed* (1989), qui fait pourtant spécifiquement référence aux différents groupes socio-religieux ayant migré en Amérique et à la manière avec laquelle ils ont, parmi d'autres choses, contribué à propager le sentiment de la mission divine de la nation américaine.
- 3 En reprenant uniquement les commentaires américains qui attribuent les événements historiques à la Providence, Nicholas Guyatt laisse de côté les interprétations et les explications alternatives. C'est le cas par exemple lorsque, évoquant les guerres napoléoniennes, il affirme que les Américains ont alors cherché « les moyens de délivrer les États-Unis de la tyrannie européenne » (p. 161). Ce sont pourtant les mêmes États-Unis qui, lorsque Napoléon s'est retrouvé affaibli après sa défaite à Saint-Domingue (aujourd'hui Haïti), l'ont forcé à leur vendre le territoire de la Louisiane ; qui ont annexé de larges portions du territoire espagnol en Floride tandis que l'Espagne était opportunément occupée par la France ; et qui ont, lorsque la Grande-Bretagne semblait sur le point de perdre la guerre contre la France en 1812, lancé une grande invasion des colonies britanniques d'Amérique du Nord (aujourd'hui le Canada). Tout cela n'a pas grand-chose à voir avec la Providence, sauf peut-être à considérer que le Seigneur aide d'abord ceux qui s'aident eux-mêmes. Le fait que beaucoup d'Américains aient régulièrement cru – depuis l'époque du millénarisme protestant au XVII^e siècle – que leur nation poursuivait une mission divine suscite peu de controverse. Mais il reste à identifier à quel moment, pour citer le cardinal de Richelieu dénonçant les Espagnols, « ils ont Dieu et la vierge Marie sur les lèvres... mais rien que des intérêts très temporels dans le cœur ».
- 4 La référence à l'Espagne soulève une autre question. Nicholas Guyatt présente la Providence comme une source d'inspiration récurrente au cours de l'histoire américaine – citant pour preuve de sa persistance jusqu'à aujourd'hui la référence explicite du président Georges W. Bush à la Providence dans son discours sur l'état de l'Union en 2003. Toutefois, l'auteur n'interroge pas la principale raison qui peut expliquer ce phénomène : l'ascension des États-Unis, trois siècles après leur fondation, au rang de puissance mondiale. Les Américains ne sont d'ailleurs pas les seuls à évoquer la faveur divine ou de la Providence pour rendre compte de ce processus. Ainsi, par exemple, juste avant que Christophe Colomb ne découvrit les Amériques en 1492, l'union de la Castille et de l'Aragon conduisit à la naissance de la nation espagnole et à l'expulsion finale des Maures,

une mission divine selon les croyances du temps. En outre, trente ans après le voyage de Christophe Colomb, Hernando Cortès détruisait le puissant Empire aztèque de Montezuma, dans l'actuel Mexique. Il ouvrait ainsi la voie à l'établissement d'un vaste empire espagnol dans les Amériques et à la transformation de l'Espagne, en moins d'un siècle, en État le plus puissant d'Europe. L'Espagne est ainsi devenue la première puissance globale dans l'histoire mondiale, et les Espagnols ont certainement cru qu'ils pouvaient compter, plus que tout autre peuple, sur les faveurs de Dieu. La Providence a certainement favorisé l'Espagne, mais pour peu de temps.

- 5 Dans le cas américain, la Providence est sans doute moins convoquée pour expliquer l'ascension des États-Unis au statut de puissance mondiale que pour analyser la contribution du pays à l'histoire de la démocratie et de l'économie capitaliste avancée. Certains chercheurs, tel Samuel Huntington, ont affirmé que cette contribution peut-être attribuée à la foi protestante millénariste des premiers colons. Le poids des références à la Providence lorsque sont évoquées ces questions d'histoire et de société demeure une question intrigante qui n'est pas vraiment explorée dans cet ouvrage. À son crédit, on doit noter que le livre démontre d'une façon convaincante que, jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle, presque tous les Américains – qu'ils fussent croyants ou non, hommes politiques ou membres du clergé, conservateurs ou libéraux, noirs ou blancs, abolitionnistes ou propriétaires d'esclaves – ont cité d'une manière ou d'une autre l'idée de Providence à l'appui de leur position. Ce volume constitue sans doute une réponse à tous ceux qui voudraient nier l'ampleur de la dimension religieuse de l'identité nationale américaine. Néanmoins, il échoue malheureusement à répondre correctement à la question qu'il a lui-même soulevée, et cela parce qu'il néglige d'en considérer l'explication la plus probable.